

### *Montagnes du désert De l'évolution comparée de deux massifs sahariens : Ahaggar et Aïr*

Edmond BERNUS

Ahaggar et Aïr constituent, dans l'imaginaire européen, des microcosmes restés à l'abri des civilisations occidentales. Au cœur du pays touareg, ils sont des paradis perdus que l'on peut visiter, photographier, avant de retourner au confort de l'hôtel et de l'avion climatisés. A partir des aéroports de Tamanrasset et d'Agadez, les agences de voyages offrent la possibilité de connaître leurs paysages grandioses, naguère inaccessibles. Ces deux massifs se découvrent l'hiver, dans une lumière limpide, alors que l'Europe baigne dans les frimas. Ahaggar et Aïr ont été progressivement pénétrés, explorés, puis conquis et mis en valeur. Leur histoire récente n'a cependant pas suivi un cours parallèle : elle a été décalée dans le temps et, curieusement, le massif le plus éloigné de l'Europe a été le premier exploré.

#### Explorations décalées, renommées différées

L'Aïr, bien avant l'Ahaggar, a été visité par des voyageurs allemands et des militaires français qui ont apporté, par leurs écrits, des témoignages irremplaçables. Heinrich BARTH traverse l'Aïr et séjourne à Agadez en 1850 ; arrivant du Nord aride, en fin de saison des pluies, il est saisi par la beauté du paysage et par la végétation luxuriante : « Le pays que nous traversions était d'une sauvagerie pittoresque, avec des surfaces rocailleuses, coupées à tous moments par des vallées sinueuses et des cours d'eau asséchés, richement couverts d'herbages et de mimosées, tandis que des montagnes majestueuses et des pics isolés surplombaient le paysage. » Dans un élan d'enthousiasme, il s'écrie : « L'Aïr peut être considéré, à bien des points de vue, comme la Suisse du désert. » Publié dès 1857 en anglais et, sous forme résumée, en français en 1860 dans le *Tour du Monde*, revue qui diffuse les récits des voyageurs et tient une chronique des explorations, le journal de BARTH inspire Jules VERNE dans de nombreux passages de *Cinq semaines en ballon*. C'est grâce à BARTH que le Dr FERGUSSON survole l'Aïr : « Le Victoria franchissait avec une extrême rapidité un terrain caillouteux, avec des rangées de hautes montagnes nues à base granitique ; certains pics isolés atteignaient même quatre mille pieds de hauteur ; les gira-

fes, les antilopes, les autruches bondissaient avec une merveilleuse agilité au milieu des forêts d'acacias, de mimosas, de souahs et de dattiers ; après l'aridité du désert, la végétation reprenait son empire. C'était le pays des Kailouas qui se voilent le visage au moyen d'une bande de coton, ainsi que leur dangereux voisins les Touaregs. » (VERNE, 1966 : 310). Avec quelques inexactitudes notoires (les Kailouas sont les Touaregs Kel Owey), Jules VERNE, en quelques lignes, fait de l'Air un paradis terrestre. Le texte et la gravure des *Voyages Extraordinaires* donnent au grand public une vision précise, mais partielle, qui force le trait sur l'exubérance végétale et animale. L'Air fut à nouveau parcouru en 1876-77 par un voyageur allemand, Erwin VON BARY, dont le journal publié en français en 1898, donna une description très précise du massif et de ses habitants. Juste avant la fin du siècle, en 1899, la Mission FOUREAU-LAMY traverse l'Air par Iferouane, Aoudéras et Agadez : les documents rapportés et publiés en 1908 apportent une nouvelle contribution à la connaissance du massif.

L'Ahaggar, pendant ce temps, reste une citadelle fermée. Henri DUVEYRIER, entre 1859 et 1862, ne peut y pénétrer et visite seulement le Tassili des Ajjer, Ghadamès, Ghât et Mourzouk. Dans ses « Touareg du nord », il apporte cependant une description complète de l'Ahaggar et de ses habitants ; grâce à Cheikh Othman, il donne des précisions étonnantes sur le massif, sur les tribus et leur histoire. L'Ahaggar ne s'entrouve alors que par procuration : « J'ai été assez heureux pour obtenir du Cheikh Othman qu'il me fit, sur le sable, le plan en relief des parties du territoire des Touareg que je ne pouvais explorer... » (DUVEYRIER, 1864 : XV).

La réputation de massif inviolable, farouchement défendu par ses habitants, est confirmée après le drame de la mission FLATTERS en 1881. Chargée d'« ouvrir à la science les routes historiques du commerce de l'Algérie et de la Tunisie avec les Etats haoussa et d'y faire les études nécessaires pour l'établissement d'un chemin de fer » (MAUNOIR et DUVEYRIER, 1881 : 419), cette mission est attaquée, cinq de ses membres sont massacrés, et les autres empoisonnés ou tués au cours de leur retraite. Ce n'est qu'en 1902 que la colonne du lieutenant COTTENEST force l'Ahaggar au combat de Tit, où les Touaregs sont décimés par le feu des militaires français ; après ce désastre, Moussa ag Amastan se résoud à demander la paix en 1904. Alors seulement, l'Ahaggar s'ouvre aux colonnes françaises, comme celle de la mission ARNAUD-CORTIER en 1907 et, cinquante ans après BARTH, le lieutenant CORTIER peut en toute quiétude donner libre cours à son lyrisme : « L'air est transparent et d'une fluidité admirable. Les derniers rayons du soleil nuancent de rose tendre les divers plans du massif et les montagnes plus voisines... Ainsi sur l'écran du ciel qui en fond les détails, le Ahaggar se projette tout entier. D'ici on croirait quelque ville médiévale endormie, avec ses pignons pointus, ses clochetons étagés, et la Koudia<sup>1</sup> en est la cathédrale immense avec l'Illamane pour flèche, le Tahat pour dôme et les mille aiguilles pour clochetons et gargouilles. » (CORTIER, 1908 : 103).

Ainsi, d'un côté, le droit de passage a-t-il été considéré comme une aliénation de souveraineté et, de l'autre, a-t-il été accordé à des missions successives, sans attaques organisées, sans refus de contacts des chefs de l'Air ou du Sultan d'Agadez. C'est sans doute la tradition ancienne d'un commerce caravanier entre Tripoli et le pays haoussa qui incite les Kel Air à laisser ouverte cette route transsaharienne qui leur est familière.

Si les Kel Ahaggar, vaincus en 1902, comprennent vite que toute résistance est inutile, les Kel Air, en ne s'opposant pas, ne subissent pas de défaite. Ce n'est que quinze ans plus tard que la révolte se propage dans tout le pays touareg sud-saharien jusqu'en Air, où Kaocen mène une guerre de mouvement longue à réduire. Malgré ces luttes meurtrières et en dépit de nombreux ouvrages (déjà cités) publiés sur l'Air, auxquels s'ajoutent ceux du lieutenant JEAN en 1909 et de l'anglais F.-R. RODD en

1. Koudia est le nom arabe, Atakor est le nom touareg du massif central de l'Ahaggar, mais les deux termes ne se recouvrent pas exactement.

1926, c'est l'Ahaggar qui, après la Première Guerre mondiale, accède à la notoriété, mais sous un aspect plus sensationnel que scientifique. L'assassinat du Père de FOUCAULD en 1916, *L'Atlantide*, le livre de Pierre BENOIT en 1920, les romans de Roger FRISON-ROCHE en 1950 et 1952, l'explosion de la bombe atomique à In Eker en 1960 donnent un mélange de faits réels et de récits romancés où le temps et l'espace se bousculent pour faire naître un mythe. Paysages grandioses, ermite de l'Asekrem, cruauté et mysticisme, violence de ces pilleurs du désert et droiture de ces chevaliers voilés composent un cocktail de mystères et de confusions. Enfin, par son accès plus facile, par son moindre éloignement de l'Europe, l'Ahaggar s'ouvre au tourisme avant l'Aïr. Il faut attendre le rallye Paris-Dakar pour que l'Aïr le concurrence, plus d'ailleurs par le Ténéré et ses dunes que par les montagnes elle-mêmes.

### Ressemblances et différences

Les traits qui rapprochent Ahaggar et Aïr l'emportent sur ceux qui les opposent. Tous deux surgissent du désert : ce sont des massifs anciens surmontés de formes volcaniques hardies donnant des paysages grandioses hérissés de pics, d'aiguilles ou de dômes, et tapissés de coulées basaltiques ; ils sont cernés de cuestas majestueuses, massives ou déchiquetées (Tassili des Ajjer, falaise de Tigiddit, etc.). L'altitude atténue les effets d'une latitude et d'une continentalité qui les vouent au domaine hyperaride. Culinants, l'un à près de 3 000 mètres (2 918 au Tahat dans l'Ahaggar), l'autre à un peu plus de 2 000 mètres (2 020 à l'Indoukal-n-Taghes dans l'Aïr au massif des Bagzan), ils reçoivent plus de pluies que les plaines et les plateaux qui lesenserrent. Les montagnes aux vastes bassins-versants emmagasinent l'eau des crues dans des nappes d'inféro-flux qui suivent les vallées divergeant des principaux sommets. L'eau peut être trouvée à faible profondeur dans le lit ou sur les terrasses des oueds ; elle s'accumule dans le creux des rochers pour former des réserves naturelles (*agelmam*), souvent pérennes ; enfin, de nombreuses sources minéralisées ou gazeuses, tièdes, voire chaudes, alcalines, sulfureuses, etc., liées au volcanisme, ont des propriétés thérapeutiques traditionnellement exploitées : nomades et aujourd'hui citadins du Maghreb et d'Afrique noire y viennent soigner sélectivement maladies de peau, rhumatismes ou douleurs internes (GAST, 1968 : 175-176 ; BERNUS, 1981 : 262).

Les deux massifs possèdent en commun une végétation très pauvre : 300 espèces pour l'Ahaggar (MAIRE, 1933 ; QUEZEL, 1954) et 450 pour l'Aïr (BRUNEAU de MIRE et GILLET, 1956) sur 150 000 km<sup>2</sup> chacun. Flore pauvre, mais riche en comparaison des déserts de l'ouest (Majâbat) et de l'est (Ténéré) : 7 espèces pour le premier sur 150 000 km<sup>2</sup> (MONOD, 1958) et 20 espèces pour le second sur 200 000 km<sup>2</sup> (QUEZEL, 1965), ce qui constitue des vides biologiques presque absolus.

Ahaggar et Aïr font partie de l'ensemble montagneux formant l'axe centro-saharien. On y retrouve « une intrication remarquable de types appartenant à des régions phytogéographiques différentes » (BRUNEAU de MIRE et GILLET, 1956 : 877). Les végétations de type tropical, saharien, méditerranéen sont présentes : il s'agit de massifs où des flores d'origines diverses sont en compétition et où chacune d'elles a progressé ou régressé selon les variations climatiques qui se sont succédé depuis le Tertiaire. On y trouve également une végétation étagée et certaines espèces n'apparaissent qu'au-dessus de 1 500 ou de 1 800 mètres. Un autre point de convergence peut être noté : la présence d'espèces surtout répandues dans le sud du Sahel. Par exemple, l'*Acacia albida*, célébré au Sénégal par Paul PELISSIER, nous donne l'occasion de vérifier son étonnante diffusion. En zone cultivée, il ne dépasse guère vers le nord l'isohyète 400 mm. Absent de la zone désertique qui sépare Aïr et Ahaggar, il existe en peuplements lâches, parfois isolés à l'intérieur de ces deux massifs où il tombe moins de 50 mm par an, dans le site privilégié des terrasses ou du lit des oueds. Dans l'Aïr, je l'ai rencontré à Timia aux côtés de palmiers dattiers, plus

au nord dans des vallées exclusivement pastorales, plus au nord encore, à l'est du Greboun, au pied des dunes de Temet.

En ce qui concerne la faune, les deux massifs apparaissent comme des îlots, des réserves, bien que les espèces y soient peu nombreuses; Eléphants, rhinocéros, girafes représentés sur toutes les parois rocheuses ont disparu : lions et girafes vivaient encore dans l'Air à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, selon BARTH et von BARY. Quelques autruches sont encore présentes, ainsi que des gazelles et des antilopes, bien que parmi ces dernières, l'addax, qui se déplace dans les dunes, soit en voie de disparition. Seul le mouflon, mieux protégé dans des repaires escarpés peu accessibles, se maintient en Ahaggar comme en Air.

Ce qui rassemble enfin ces deux massifs, c'est le fait d'être habité par des populations appartenant à une même civilisation, à une même culture. Les Kel Ahaggar et les Kel Air sont des Touaregs, qui s'appellent eux-mêmes Kel Tamahak ou Kel Tamajaq, car ils parlent une même langue (*tamahak, tamajaq* ou *tamasheq*), obéissent à une même tradition, à un même code et se connaissent depuis des siècles. Certaines tribus de l'Air sont originaires de l'Ahaggar, telles les tribus regroupées par l'administration sous le nom de « Hoggar de l'Air », arrivées au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ou les Taytoq, arrivés plus récemment encore, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Inversement, quelques tribus de l'Ahaggar seraient venues de l'Air à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, telles les Agou-n-Tahlé et Tégéhé-n-Efis (GAST, 1968 : 23). Contacts, échanges, rezzous et contre-rezzous se sont poursuivis au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Si la frontière entre les nouveaux Etats a perturbé puis interrompu les caravanes des Kel Ahaggar qui apportaient au sud le sel de l'Amadrogh et les plantes médicinales de l'Atakor, et revenaient chargées de mil soudanien, les contacts subsistent, tout en se transformant.

L'agriculture irriguée d'oasis, pratiquée par une partie de chacune des deux communautés, constitue encore un trait commun aux deux massifs. Ce jardinage permet de réaliser plusieurs cycles au cours de l'année : céréales méditerranéennes (blé, orge) l'hiver, céréales soudanaises (mil, sorgho) l'été, sans oublier le maïs, ainsi que de nombreux légumes (tomates, oignons, piments, pastèques, melons, etc.). On trouve également des palmiers dattiers et un certain nombre d'arbres fruitiers méditerranéens (figuiers, citronniers, grenadiers, etc.).

Si les ressemblances entre les deux massifs sautent aux yeux du profane, des différences peuvent être décelées dans tous les domaines. L'Ahaggar s'ordonne autour d'un massif central, l'Atakor, où culminent les plus hauts sommets parmi un extraordinaire foisonnement de formes volcaniques : ces manifestations récentes, liées à un jeu de fractures, ont donné un relief hardi. A partir de ce noyau, divergent des oueds profondément entaillés qui vont se perdre dans les plaines environnantes. L'Air, au contraire, est constitué d'une série de massifs isolés, bien individualisés grâce à la présence de complexes subvolcaniques à structure annulaire qui recoupent à l'emporte-pièce le vieux socle cristallin. Ces complexes donnent tantôt de hauts massifs tabulaires comme les Bagzan et Goundai, tantôt des reliefs contrastés comme celui de l'Ofoud (MOREL, 1985). Autrement dit — d'une citadelle centrale, qui domine l'Ahaggar, part un réseau hydrographique rayonnant — de bastions séparés, mondes fermés, qui s'alignent dans l'Air sur une ligne de faite nord-sud, décalée vers l'est, diverge un réseau vers l'ouest et vers le sud.

Autre différence, la nature des pluies : si la pluviométrie est plus faible dans l'Ahaggar que dans l'Air, cela est évidemment dû à la latitude. Mais plus que la quantité d'eau tombée, c'est la répartition des pluies au cours du cycle annuel qui les distingue. L'Ahaggar situé au cœur du Sahara constitue un carrefour d'influences soudanienne (mousson), méditerranéenne et atlantique : de ce fait, les pluies tombent n'importe quand, ou ne tombent pas si aucune influence ne s'est manifestée hormis l'anticyclone continental. D'après DUBIEF (1947) et QUEZEL (1954), de 1860 à 1939, les pluies se répartissaient à peu près également entre les quatre saisons, alors que, depuis 1940, les pluies estivales dominent. En Air, au contraire, aussi irrég-

gulières en volume que soient les pluies, elles tombent toujours en été avec un maximum en août : ce sont exclusivement des pluies de mousson.

Dans le domaine végétal, on constate des différences importantes tant quantitatives que qualitatives. L'Ahaggar, bien entendu, est plus pauvre que l'Air en nombre d'espèces, mais aussi en superficie couverte par la végétation tant arborée qu'herbacée. Globalement dans l'Ahaggar, l'élément saharo-sindien domine dans presque toutes les associations relevées par QUEZEL (56 à 83 %), à l'exception de l'une d'elle (40 %). Dans l'Air, c'est au contraire l'élément tropical qui domine avec 56 % des espèces spontanées relevées (BRUNEAU de MIRE et GILLET, 1956). Quant à l'élément méditerranéen qui s'est introduit à des périodes plus humides, il est plus important dans l'Ahaggar que dans l'Air : dans l'Ahaggar, il représente 15 à 20 % de la végétation, avec des taux variables selon les associations, alors que dans l'Air, il ne représente que 2,5 % soit 10 espèces seulement. Bien que l'on retrouve dans les deux massifs des effets de l'altitude et de la latitude, on pourrait dire que dans l'Ahaggar ce sont les premiers qui l'emportent alors que dans l'Air ce sont les seconds. En effet, à part un étage montagnard, au dessus de 1 500 mètres, où survivent les quelques espèces méditerranéennes (dont le fameux *Olea laperrini*, ainsi que *Rhus oxyacantha*), l'Air comporte surtout un découpage régional : enclave sahélienne dans la partie méridionale moins élevée et mieux arrosée, zone de transition sahélo-saharienne au nord, et région entièrement saharo-sindienne à son extrémité septentrionale et sur sa bordure orientale.

La faune, comme la végétation, est plus riche dans l'Air que dans l'Ahaggar. Il faut signaler la présence de singes (*Erythrocebus patas*) dans la partie montagneuse de l'Air, alors qu'ils ne sont pas signalés à des centaines de kilomètres à la ronde : ces bandes de singes qui menacent souvent les productions des jardiniers, restent enfermées dans ce « monde perdu ».

Si les Kel Ahaggar et les Kel Air appartiennent à une même culture, à une même civilisation, ils se distinguent par bien des points. Sur un plan purement matériel, on peut signaler que les premiers habitent des tentes en peaux, alors que les seconds utilisent des tentes en nattes faites de l'assemblage des bandes tressées en fibre du palmier doum (*Hyphaene thebaica*).

Une autre différence apparaît dans les techniques agricoles. L'irrigation en Ahaggar est réalisée grâce à la *foggara*, drain souterrain dont la pente plus faible que celle de l'oued, amène en surface l'eau du sous-sol, pour la rassembler dans un bassin réservoir d'où elle est conduite dans les différents jardins selon un « tour » précis. Cette technique qui capte en amont l'eau des nappes d'infiltration pour la diriger vers l'aval, par gravitation, est bien connue au Sahara comme dans les pays du Moyen-Orient (*qanat* de l'Iran). D'autres jardiniers, à l'aide d'un animal, tirent une puisette munie d'un déversoir replié pendant la remontée, qui, à la sortie du puits, libère l'eau dans un canal. L'Air, qui au XIX<sup>e</sup> siècle, a utilisé le puits à balancier et le puits à traction animale a délaissé le premier pour le second, introduit plus récemment. La *foggara*, par contre, est absente, sans doute en raison des pluies estivales qui auraient détruit chaque année les drains souterrains.

## L'évolution de l'occupation de l'espace

### L'évolution au fil des siècles passés

Sans s'attarder sur l'arrivée des Touaregs, on peut remarquer que celle-ci s'est réalisée dans des pays occupés par des populations dont on ne sait pas grand-chose. L'Ahaggar était presque vide et ses habitants, les Isebeten, étaient selon la tradition « très primitifs et idolâtres, peu combattifs peu nombreux et complètement isolés » (GAST, 1968 : 23). L'Air, à l'arrivée des tribus berbérophones, était probablement

habité par des populations noires mal connues qu'on a pu rapprocher de groupes résiduels qui parlent encore un langage songhay considéré comme archaïque par les linguistes, ou de certains groupes haoussaphones du sud qui estiment pour une part être originaires de l'Air.

C'est, semble-t-il, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle que les Kel Ahaggar constituent un ensemble politique indépendant avec un *amenokal* choisi dans la tribu suzeraine des Kel Ghela. Dans l'Air, l'arrivée successive de groupes qui forment sur place les tribus actuellement connues, portant un nom issu d'un toponyme local, provoque des rivalités, des conflits et entraînent la recherche, à l'extérieur, d'un arbitre, le sultan d'Agadez, en 1405 : cette chefferie urbaine s'est perpétuée jusqu'à nos jours et donne à Agadez son rayonnement économique, religieux et commercial, sans réellement porter ombrage au pouvoir des chefs de « confédérations » nomades, maîtres des grands espaces environnants.

Dans l'Ahaggar comme dans l'Air, l'arrivée de groupes étrangers provoque le départ de « tribus » en place et favorise des migrations en chaîne : le puzzle actuel résulte d'un long processus qui se poursuit encore sous nos yeux. Les deux massifs, pôles d'attraction et de dispersion, ne peuvent pas assurer l'auto-suffisance de leurs habitants, ce qui implique des échanges avec des zones écologiquement complémentaires, mais aussi des pillages de caravanes ou des rezzous lointains. Le confinement dans les montagnes est impossible : les Kel Ahaggar et les Kel Air ont besoin du mil soudanien et viennent l'échanger ou l'acheter contre le sel — sel de l'Amadrogh pour les premiers, complété de plantes médicinales ; sel de Fachi et de Bilma pour les seconds qui pratiquent un commerce triangulaire entre l'Air, les oasis du sel et les marchés du sud. Les pâturages de l'Ahaggar ne peuvent nourrir que des troupeaux de chèvres noires à poils longs, un nombre limité de chamelles laitières et quelques chameaux de bât<sup>2</sup>. Vaches, chamelles, brebis vivent en permanence sur les parcours méridionaux du Tamesna, où nomadise une partie des « tribus » des Kel Ahaggar. C'est une composante indispensable de l'écosystème global.

Les Kel Ahaggar et les Kel Air pratiquent donc au début du XX<sup>e</sup> siècle une économie diversifiée faite d'élevage, d'agriculture et de commerce caravanier. Leur organisation politique et sociale, comme leur histoire respective fait que ces diverses activités ne sont pas réalisées par les mêmes acteurs. En Ahaggar, un *amenokal* novateur introduit des jardiniers dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : *harratin* sahariens, cultivateurs pauvres du Tidikelt et du Touat, esclaves soustraits aux travaux pastoraux forment la classe des quinteniers (*khammès*) qui perçoivent le cinquième des récoltes, plus tard parfois la moitié (*aghil*). En Air, au contraire, les Kel Owey depuis des siècles mènent une triple activité d'agriculture irriguée, d'élevage et de commerce caravanier : dans une même famille les hommes peuvent se livrer successivement à des activités différentes au gré de leur convenance ou des besoins du marché, et dans la plupart des cas, ils travaillent à leur compte. Ils ne connaissent pas de spécialisation, ni de rejet manifeste du travail de la terre, même si les tâches caravanières sont tenues pour plus valorisantes. Les Kel Owey vivent fixés dans des campements ou des villages aux habitations construites en pierre, qui jouxtent des jardins ombragés de palmiers, où un bœuf, dans un va-et-vient incessant, tire une puisette qui déverse l'eau dans un canal.

On ne peut cependant réduire les Kel Air à ce modèle unique. A l'ouest du massif vivent des éleveurs qui nomadisent avec leurs troupeaux de chamelles et de petit bétail entre les contreforts montagneux et les plaines occidentales. Ce sont les Kel Ferwan, les Ikazkazan, les Kel Tadélé, pour ne citer que quelques groupes parmi les plus connus.

2. Bien entendu, il s'agit du dromadaire à une bosse qu'on a pris la fâcheuse habitude d'appeler chameau.

### L'évolution récente

La colonisation, l'Indépendance, les sécheresses récentes ont apporté bien des changements dans les sociétés sahariennes.

Les chefferies ont perdu leur autorité et les Etats indépendants pratiquent des politiques qui ne sont pas exactement parallèles. La frontière, les contrôles administratifs et la nouvelle route provoquent la disparition rapide des activités caravanières des Kel Ahaggar. Les centres d'agriculture sont modernisés, des pompes mécaniques remplacent souvent puits à traction animale et *foggara* et la terre est donnée à celui qui la cultive : les éleveurs Kel Ahaggar sont privés de cette ressource et doivent acheter les céréales qui n'arrivent plus du sud et que les jardiniers cessent de leur fournir.

Dans l'Air, les Kel Owey continuent comme par le passé à cultiver les jardins, mais la sécheresse, dont on ne voit pas le terme, les a obligés à réduire et même à cesser leurs activités caravanières après 1984, d'abord faute du fourrage indispensable à la double traversée du Ténéré, ensuite par manque de chameaux en état d'affronter le désert. Pour désenclaver le Kawar, le gouvernement a tenté de substituer des camions aux chameaux défaillants, mais les camionneurs n'apportent pas la même gamme de produits que les caravaniers (tissus, viande séchée, beurre, thé, sucre, tabac et bien d'autres choses encore). De plus, la longue pratique de l'échange et du marchandage entre des partenaires qui se connaissent et s'apprécient, est remplacée par des règlements administratifs et des prix fixés à l'avance. C'est pourquoi, en 1986, dès que cela a été possible, les caravanes ont repris en grand nombre la route de Bilma.

Cependant les mutations les plus importantes qu'ont connues l'Ahaggar et l'Air au cours des vingt dernières années, sont liées au développement rapide d'activités nouvelles. En Algérie, les chantiers atomiques, la recherche minière, la route goudronnée, l'essor touristique de Tamanrasset ont opéré un renversement des valeurs, une concentration des populations dans les villes.

Dans l'Air, l'industrialisation a été rapide avec la recherche puis la mise en exploitation de l'uranium. Il en est résulté toute une série de réalisations : exploitation de charbon pour une centrale thermique, construction d'une route goudronnée reliant Arlit à la capitale, provoquant, selon son tracé, le développement (Agadez) ou la mise en sommeil (In Gall) de cités anciennes, et la création de villes nouvelles.

En Ahaggar, dans chaque campement, des hommes exercent des métiers salariés plusieurs mois par an : chez les Kel Tazoulet de Tazrouk, « Le troupeau, dont la garde est assurée par des femmes et des fillettes (...) reste comme autrefois une ressource alimentaire importante, mais c'est aussi la principale forme d'épargne, une façon de mettre à l'abri les surplus dégagés par le travail du salarié ; on constate d'ailleurs que l'association des deux activités — travail salarié, élevage — est un gage du maintien du nomadisme, favorisé aussi par l'accroissement des débouchés liés à l'élévation du niveau de vie. » (BISSON, 1983 : 17).

De plus, dans les deux régions où sévit une sécheresse qui n'en finit pas, les agglomérations voient affluer des nomades sans ressources qui cherchent refuge chez des parents et des amis ou qui s'installent aux portes des villes dans l'espoir de secours. L'Algérie a ainsi accueilli en 1984 environ 20 000 Touaregs maliens et nigériens dans la région de Tamanrasset ; on sait qu'en mai 1986, dix mille d'entre eux ont été renvoyés par les autorités algériennes dans leur pays d'origine.

Alors qu'une tradition urbaine existait dans l'Air (Assodé, Agadez) et non dans l'Ahaggar, ces montagnes du désert s'urbanisent parallèlement, en dehors même de ces concentrations de réfugiés mal recensés. Dans le département d'Agadez, c'est-à-dire dans l'Air et ses bordures, le nombre des éleveurs reste très faible comme la densité démographique. Le phénomène le plus remarquable est l'accroissement rapide des populations fixes, en raison de l'industrialisation et de la création de nouveaux centres (cités minières comme Arlit, Akokane, Anou-Agharen, sous-préfec-

ture de Tchirozerine, implantations le long de la route Agadez-Arlit). A côté de pasteurs et d'agro-pasteurs en faible accroissement, les citadins en pleine expansion représentent plus du quart (28 %) de la population totale.

Dans l'Ahaggar, on note une évolution comparable. Entre 1966 et 1977, toutes les « wilaya(s) » sahariennes ont enregistré une croissance supérieure à la moyenne du pays. « L'urbanisation saharienne est en effet l'un des acquis les plus remarquables de l'évolution de ces toutes dernières années. » (BISSON 1983 : 11). Si l'on constate que dans la seule wilaya de Tamanrasset, d'après le recensement de 1977, le tertiaire de service procure 37,76 % des emplois salariés, le bâtiment et les travaux publics, 22,7 % et l'industrie, 26,7 %, chiffres supérieurs à la moyenne algérienne, on mesure l'importance de l'urbanisation. Au recensement de 1977, le daïra de Tamanrasset, c'est-à-dire l'Ahaggar dans son ensemble, comprenait 23 247 habitants. En 1986, des estimations donnent 20 000 habitants pour la seule ville de Tamanrasset ou encore selon la presse (*Le Monde* du 24 mai 1986), 35 000 à 50 000 habitants en tenant compte de l'afflux des réfugiés. La part de la population urbaine dans une région très faiblement peuplée devient rapidement écrasante.

Dans l'Ahaggar, « conséquence de la diversification des emplois salariés, un partage des activités s'est effectué au sein de la société nomade (...) (le nomadisme) a su en effet se transformer en une spéculation moderne tout en conservant sa caractéristique fondamentale, la souplesse. Le nomade reste un extraordinaire connaisseur du milieu écologique. » (BISSON, 1983 : 17). Les Kel Aïr, depuis des siècles parcourent des pistes, élèvent des animaux, cultivent des jardins, commercent à des centaines de kilomètres de distance. Une telle ouverture montre que ces Touaregs sont aptes au changement. L'industrie, pas plus que le tourisme ne sont pour eux des solutions miracles, mais des activités supplémentaires qui leur permettent, selon les circonstances, de diversifier encore davantage leurs ressources.

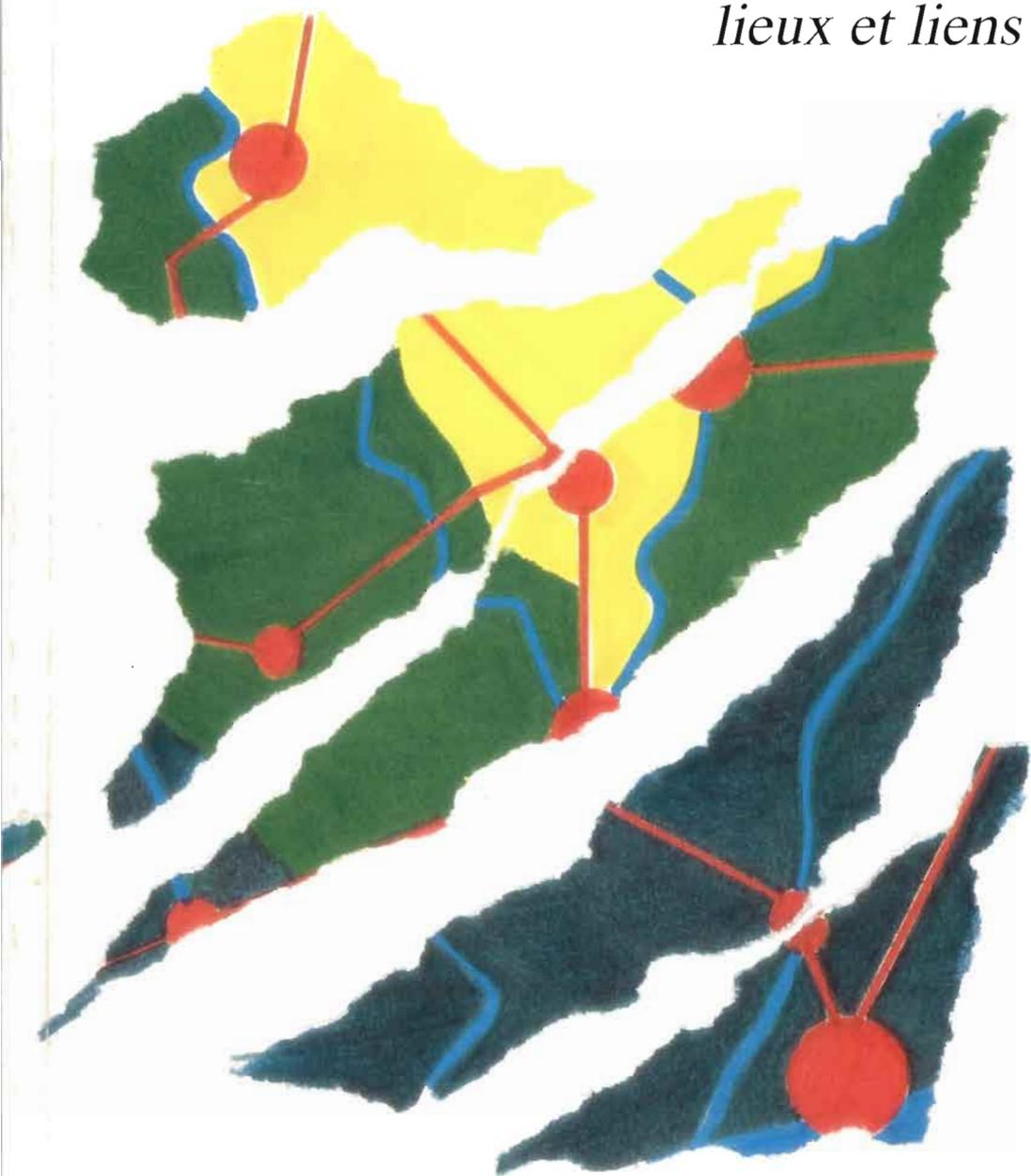
#### BIBLIOGRAPHIE

- ADAMOU (A.), 1979 — *Agadez et sa région. Contribution à l'étude du Sahel et du Sahara nigériens*. Etudes Nigériennes n° 44, Niamey, 358 p.
- BARY (E. de), 1898 — Le dernier rapport d'un Européen sur Ghât et les Touareg de l'Aïr, *Journal de voyage d'Erwin de Bary, 1876-77*, traduit et annoté par H. SCHIRMER — Fischbacher, Paris, 221 p.
- BENOIT (P.), 1920 — *L'Atlantide*. Albin Michel, Paris, 286 p.
- BERNUS (E.), 1981 — *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Mémoires ORSTOM n° 94, Paris, 509 p.
- BERNUS (E.), 1986 — Aïr, in : *Encyclopédie Berbère*, tome III, Edi-Sud, Aix-en-Provence : 342-346, 352-355, 356-363.
- BERNUS (E.), 1987 — Les Touaregs — *Ethnies*, Revue de Survival International (France), Paris, n° 6-7 : 7-13.
- BERNUS (S.), 1972 — *Henri Barth chez les Touaregs de l'Aïr. Extraits du Journal de Barth dans l'Aïr, Juillet-Décembre 1850*. Traduction et commentaires de S. BERNUS. Etudes Nigériennes n° 25, CNRS, Niamey, 194 p.
- BISSON (J.), 1983 — L'industrie, la ville, la palmeraie au désert : un quart de siècle d'évolution au Sahara algérien. *Maghreb-Machrek*, (édité par la Documentation Française à Paris), n° 9 : 5-29.
- BRUNEAU DE MIRE (P.) & GILLET (H.), 1956 — Contribution à l'étude de la flore du massif de l'Aïr. *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, vol. 3, n° 5-12 : 221-247, 422-438, 701-760, 857-886.
- CORTIER (Lt M.), 1908 — *D'une rive à l'autre du Sahara*. Larose, Paris, 416 p.
- DUBIEF (J.), 1959-63 — *Le climat du Sahara*. Alger, Institut de Recherches Sahariennes, t. I, 312 p. et t. II, 275 p. (Publications de l'Institut de Recherches Sahariennes, mémoire hors-série).

- DUVEYRIER (H.), 1864 — *Les Touareg du Nord*. Challamel, Paris, 499 p.
- FOUREAU (F.), 1902 — *D'Alger au Congo par le Tchad. Mission saharienne Foureau-Lamy*. Masson, Paris, 829 p.
- GAST (M.), 1968 — *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*. Mémoire du CRAPE n° 8. Arts et Métiers Graphiques, Paris, 457 p.
- GAST (M.), 1986 — Ahaggar, in : *Encyclopédie Berbère*, tome III, Edi-Sud, Aix-en-Provence : 282-303.
- HAMANI (D.), 1989 — *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie. Le sultanat d'Agadez*. Etudes Nigériennes n° 55. Niamey.
- JEAN (Lt C.), 1909 — *Les Touareg du sud-est, l'Aïr, leur rôle dans la politique saharienne*. Larose, Paris, 358 p.
- JOSSE (R.), 1971 — Problèmes de mise en valeur du Hoggar et de croissance urbaine à Tamanrasset. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 95, Bordeaux : 217-244.
- LHOTE (H.), 1955 — *Les Touaregs du Hoggar*. Payot, Paris, 467 p.
- MAIRE (R.), 1933 — *Etude sur la flore et la végétation du Sahara central. Mémoire de la Société d'Histoire Naturelle d'Afrique du Nord* : 1-272.
- MAUNOIR (C.) & DUVEYRIER (H.), 1881 — *Revue Géographique. Le Tour du Monde* : 419-420.
- MONOD (Th.), 1958 — *Majâbat al-Koubrâ. Contribution à l'étude de « l'Empty-Quarter » Ouest Saharien*. Mémoire de l'IFAN n° 52, Dakar, 406 p.
- MOREL (A.), 1985 — *Les hauts massifs de l'Aïr (Niger) et leurs piémonts. Etude géomorphologique*. — Université de Grenoble, Thèse de Doctorat ès Lettres, 404 p.
- OZENDA (P.), 1977 — *Flore du Sahara*. Editions du CNRS, Paris, 622 p.
- QUEZEL (Dr P.), 1954 — *Contribution à l'étude de la flore et de la végétation du Hoggar*. Institut de Recherches Sahariennes. Monographie régionale n° 2, Alger, 160 p.
- RODD (F.-R.), 1926 — *People of the veil*. Macmillan, London, 504 p.
- ROGNON (P.), 1967 — *Le massif de l'Akator et ses bordures (Sahara central). Etudes géomorphologiques*. Editions du CNRS, Paris, 557 p.
- ROGNON (P.), 1986 — Ahaggar, in : *Encyclopédie Berbère*, tome III, Edi-Sud, Aix-en-Provence, pp. 269-275.
- VERNE (J.), 1862 — *Cinq semaines en ballon*. Hetzel, Paris, 372 p. (nouvelle édition, 1966).

# *Tropiques*

*lieux et liens*



**Editions de l'ORSTOM**

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,  
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales  
et du Ministère des Affaires Etrangères*

## Sommaire

**Présentation** - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

**Avant-propos** - P. GOUROU

**Liens** - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,  
H. ATTIA

**Campagnes en devenir** - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,  
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,  
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,  
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.  
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,  
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.  
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

**Autour des villes** - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.  
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.  
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,  
J. CHAMPAUD.

**Compositions d'espaces** - A. SECK, M.-C. AQUARONE,  
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,  
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,  
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,  
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-  
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

**Liste des auteurs**

**Table des matières**